

JACQUES LAZURE. — *La jeunesse du Québec en révolution. Essai d'interprétation*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, C.P. 250, Station N, 144 p.

Tour à tour théologien, philosophe, moraliste, actuellement professeur de sociologie à l'Université du Québec à Montréal, gradué des Universités Notre-Dame et Harvard, Jacques Lazure a de quoi solliciter notre confiance. A sa vaste culture, multidimensionnelle, il ajoute l'expérience du milieu universitaire et la connaissance des jeunes. Puis un sujet en or: *La jeunesse québécoise en révolution*.

Cette jeunesse ne représente pas de soi un état stable, ni une puissance établie à qui il convient de faire la cour pour être de son temps: J. L. voit plus large, il interroge même l'avenir, il veut surtout rejoindre le grand public par une « interprétation générale du sens qu'il faut accorder à la révolution qui s'opère actuellement chez les jeunes du Québec » (p. 9). Son schéma d'essai, un schéma freudien, a été simplifié au possible: père rival, désir de la mère cause de frustrations. Les transferts sont acquis: la jeunesse québécoise est devenue indépendantiste. « Dans le sur-moi indépendantiste, l'image du père tend à prendre le dessus. Le symbole et la réalité de la patrie se vident de plus en plus de leur contenu maternel pour laisser la place au père, au pouvoir politique souverain qui commandera les nouvelles destinées du peuple québécois. Assurément, bien des éléments maternels, à l'état plus ou moins structuré, se retrouvent encore dans ce sur-moi, comme il en sera question ci-après. Mais, en gros, c'est le triomphe progressif d'un père enfin récupéré, au moins idéalement, que l'on y découvre, avec l'élimination graduelle de la peur, avec l'assurance, l'audace, le désir de maîtriser son existence et la violence qui l'accompagnent. On pourrait peut-être y rattacher la tendance très nette du sur-moi indépendantiste, à faire intervenir, dans bien des cas, le pouvoir et l'autorité de l'État figure du père. » Les pages 83 et suivantes résument de nouveau le gros de la pensée de l'auteur.

La voilà donc psychanalysée, notre chère jeunesse ! Pourtant, J. L. ne cesse de nous avertir de la complexité de son thème, de la difficulté à définir les situations. Il ne cache pas ses options politiques, non plus, il renonce à des conclusions définitives. Veut-il simplement mettre en ordre ses propres options ? Prenons le livre comme il se présente: un essai, une introduction, une synthèse freudienne qui se substitue à l'encadrement thomiste de nos semaines sociales d'autrefois, une méthode réductive, des *a priori* avoués.

Trois révolutions habiteraient nos écoles et nos universités, toutes complémentaires et interdépendantes de la révolution mondiale des jeunes: la révolution scolaire, la révolution sexuelle, la révolution culturelle; mais il y aurait ceci de plus particulier aux jeunes québécois francophones qu'ils doivent en même temps procéder à leur révolution socio-politique... refoulée depuis au moins 1760 !

Si notre jeunesse ne sait pas toujours où elle va, J. L. sait à quoi il veut en venir. Le lecteur ne s'égarera pas. Chacun des chapitres est étagé, déjà annexé au suivant, bien écrit, alimenté de quelques faits et de quelques notes à la pige: tout ce qu'il faut pour rendre la lecture de ce livre sagement coordonnée, presque trop aimable quand on pense tout à coup — en frissonnant — qu'il s'agit tout de même de trois révolutions... quatre peut-être! Que d'ordre dans ces désordres!

Ingénieux, cultivé, sans jouer ni à l'augure ni au pamphlétaire, J. L. va nous démontrer la spécificité québécoise: il se débrouille avec élégance à travers l'écheveau des causes et des raisons, des complexes et des réflexes de l'inconscient d'un Québec en quête de nouveauté. Qu'il privilégie la jeunesse des campus et la jeunesse indépendantiste, encore qu'il doive se restreindre à la jeunesse urbaine, est son droit. Le plus important à mon avis est qu'il relie sa pensée aux mouvements de la jeunesse américaine. Éternels importateurs de la pensée européenne, nous oublions souvent notre géographie « américaine », et le fait d'être mis en cause par une autre problématique nous est particulièrement bien-faisant. Nous accordons en outre à J. L. le crédit de ne pas avoir consacré un chapitre spécial à notre crise religieuse et d'avoir plutôt laissé entendre que la religion est présente à tous nos conflits même là où elle paraît absente, l'erreur étant, surtout chez les sociologues colorés d'une certaine psychanalyse, de traiter la religion comme une superstructure ou de la confondre avec ses appareils, ses curés et ses neuvaines.

Qu'une telle synthèse de nos complexes et réflexes arrive en même temps que l'historiographie surlignée à la manière d'un Léandre Bergeron, l'urgence d'une identification « québécoise » n'apparaît que plus évidente encore. De ce point de vue je trouve le livre de J. L. particulièrement stimulant.

Probablement que l'auteur sait déjà que son livre pose quelques questions. Parlons d'abord méthodologie. Souvent à cheval entre la psychanalyse et la prospective, entre l'analyse et la synthèse, entre le passé et l'avenir, entre l'information et la propagande, l'auteur risque de décevoir les habitués d'une seule science. Bien entendu, il écrit pour se faire lire. Mais J. L. n'est pas sans connaître les nécessités méthodologiques de l'*a priori* freudien: risque d'isoler sans cesse, à travers des situations historiques variées, certains aspects de l'homme québécois — son refus de l'autre, son culte de la parole par exemple — et de nous donner une explication qui prétend être globale ou du moins une interprétation qui se voudrait totalisante, et pourtant il s'agit d'un seul point de vue, phénoménologique. Ce genre d'histoire « générale », qui cherche à discerner des lignes de force, manque quelquefois de visage; l'auteur s'intéresse à l'évolution des collectivités, peuples, classes sociales, mais il tend à diminuer le rôle des individus. Les historiens du particulier, du fait unique, de la biographie se font avaler tout rond. Plus de dossiers, plus de dates ou à peine,

quelques noms en passant. Pourtant, la réalité est tout autre. Personne n'ignore en outre que la problématique du père selon Freud est mise en doute et qu'ainsi le risque est plus grand encore de transformer tout à coup les faits les plus normaux en problèmes et mystères.

Comment expliquer que cette jeunesse qui se libère tellement de son passé continue à s'en inspirer jusqu'à y choisir ses modèles, v.g. Chénier, Papineau, Nelson ? S'agit-il vraiment d'une révolution en profondeur, ou tout simplement d'un défolement de surface ? Le retour au passé peut être tout aussi révolutionnaire que la dernière chanson. La libération des peuples se fait souvent dans les deux sens : par un retour au passé et par une course à l'avenir. La jeunesse africaine lutte contre l'impérialisme en revalorisant ses coutumes ! Le langage même de notre jeunesse québécoise et ses héros fragiles prennent parfois des allures si archaïques, et même vulgaires, qu'il est permis de se poser encore des questions sur ce que J. L. prend pour l'acquis de nos vertus révolutionnaires. Surtout, nous hésitons à le suivre quand il privilégie la jeunesse des campus et qu'il néglige l'autre jeunesse, tout aussi jeune, la rurale, la jeunesse ouvrière, celle des Créditistes en particulier (il ne faut pas en rire), celle des émigrés, jeunesse québécoise comme malgré elle et dont la révolte — pourtant vivante mais d'une autre mentalité — ne passe pas par les campus et l'indépendantisme. L'avenir de ce dernier ne serait-il pas plutôt aux mains de ce secteur tertiaire qu'à tel ou tel parti politique déjà encadré, dont la vie se résume trop souvent à prendre le pouvoir. La politique a tué les meilleures causes chez nous. Craignons encore le pire. Tant de jeunes de la première vague ont déjà capitulé.

Et l'Église catholique au Québec ? L'auteur y vient et revient, par citations, directes ou indirectes. L'on ne sait plus trop ce qu'il en pense. Qu'il accorde, par exemple, à telle affirmation de M. Grandmaison (p. 133) une autorité majeure, qui forcément ne va pas de soi, c'est peut-être que l'évolution religieuse du peuple québécois est loin d'avoir été inconsciente. Je vous assure. Au *Centre d'études des religions populaires* de l'Université de Montréal, nous l'apprenons tous les jours. Dire que l'Église catholique n'incarnera plus le nationalisme, voilà qui est loin d'être assuré encore, comme il n'est pas certain non plus qu'elle ne se trouvera pas un jour, comme en Irlande et en Pologne, le premier symbole de la nation. Après l'indépendantisme, l'histoire continuera. Pourquoi en outre écarter d'un trait de plume (p. 118) le schéma maoïste comme modèle d'explication québécoise ? Est-il si certain qu'il n'expliquerait pas mieux la révolution que la projection freudienne ?

Ces remarques n'ont voulu être que la réflexion d'un autre professeur d'université, historien, et, ce qui est sûrement, contre-révolutionnaire, *médiéviste*. Mais il en est dans sa vingtième année avec la jeunesse universitaire québécoise dont il ne cesse d'admirer, et de plus en plus, la volonté de vivre, la franchise

et l'intelligence. Or, ce qui me frappe le plus chez les jeunes de nos campus, c'est qu'ils craignent la continuité de l'effort, à tel point qu'on peut se demander si au fond eux aussi n'ont pas peur de la liberté.

De toute façon c'est notre existence qui est discutée dans ce livre d'autant plus important qu'il en prédit d'autres. Des horizons immenses nous sont ouverts. Les pages 56, 67-72, 84, 88 contiennent des notes si importantes que le prochain livre de Jacques Lazure ne sera pas de trop.

Benoît LACROIX,
Université de Montréal.